

— Eh ! mon ami, comment voulez-vous qu'il m'explique cela ? s'écrie la maman. Vous devez toujours apprendre une foule de choses à cet enfant, vous avez voulu vous charger seul de son éducation, mais, si cela continue, ce sera un âne, et par votre faute.

— Est-ce que j'ai le temps de faire tout ce que je me propose ! Ma bonne amie, ce vers italien veut dire : il désire beaucoup, il espère peu, il ne demande rien... C'est joli, hein ? c'est chevaleresque.

— Le tailleur est là qui apporte un habit neuf pour monsieur. — C'est bien ! je n'ai pas le temps de l'essayer en ce moment. Qu'il laisse l'habit et repasse plus tard.

La bonne sort, et Mlle Fléanville dit à son mari : — Allez donc achever de vous habiller, mon ami, et surtout n'oubliez pas de porter un houpot à votre oncle.

— Sois tranquille, ma chère amie... Tiens, si je mettais l'habit qu'on vient de m'apporter pour faire mes visites... Ça ne ferait pas de mal, ceux que j'ai sont vieux et peu à la mode, et on a beau dire, la toilette fait quelque chose sur le vulgaire... et même sur les gens d'esprit. Je n'ai pas envie de me conduire comme Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, et qui était surnommé, par quelques académiciens, le *chevalier de l'ordre de l'Araignée* ; il faut que je te conte pourquoi...

— Allez donc vous habiller, mon ami... Tu sauras que Chapelain avait un habit tellement rapiécé et recousu, que le fil formait dessus comme le travail d'une araignée. On prétend que se trouvant un jour chez le grand Condé, où il y avait une réunion nombreuse, une araignée vint à tomber des lambris ; on crut qu'elle ne pouvait venir de la maison parce que tout y était d'une excessive propreté ; alors toutes les dames s'écrièrent d'une commune voix que l'araignée ne pouvait sortir que de la peruque de Chapelain. Quoique vieux, il n'avait jamais porté que cette peruque. On prétend qu'il était si avarié, quoique jouissant de quinze mille livres de rente... on comptait par livres alors, qu'il essayait ses mains sur un balai de jonc pour épargner les serviettes. Son avarice fut même cause de sa mort ; il aima mieux traverser la rue pleine d'eau, un jour qu'il se rendait à l'Académie, que de donner un liard pour y passer le ruisseau sur une planche qu'on y avait jetée. Le froid le saisit, et il en mourut... A présent, au lieu de mourir, on dit *claquer* ; c'est-à-dire ce sont les polissons, les mauvais sujets qui se servent de ces expressions... Anastase, je vous défends l'*argot*, c'est un langage que je ne vous apprendrai jamais... si donc !... Je vais m'habiller... On n'a pas une minute à soi, ici !

M. Fléanville se décide enfin à terminer sa toilette ; mais lorsqu'il veut mettre son habit neuf, il ne peut pas entrer dedans, les manches sont trop étroites. Il peste, il jure après son tailleur.

— Si du moins vous l'aviez essayé devant lui, dit madame, il aurait sur-le-champ arrangé cela. — Est-ce que j'avais le temps !

Enfin M. Fléanville est sorti avec un vieil habit et tenant son fils par la main. Madame lui a crié :

A cinq heures le dîner sera prêt.

Et il a répondu : — Mon Dieu ! ma chère amie, vous savez bien que je suis l'exactitude même... à moins que le torrent des affaires ne m'entraîne.

Arrivé dans la rue, M. Fléanville dit à son fils :

— Nous allons prendre par les boulevards ; c'est peut-être un peu plus long, mais le chemin est dallé, bitumé, c'est charmant ; on marche comme si on se promenait dans un salon ; je ne désespère pas même de voir un jour les boulevards cirés, frottés et mis en couleur.

Le père et le fils se mettent en marche. Sur les boulevards, ils s'arrêtent devant toutes les boutiques de gravures, de caricatures, de tableaux et d'oiseaux. Ils mottent une heure pour parcourir deux boulevards. Arrivés à la Porte Saint-Denis, M. Fléanville dit à son fils : — Tiens, voilà un commerce qui n'existait pas sous Henri IV, qui cependant avait promis la poule au pot à ses sujets. Lis ce qu'il y a au-dessus de cette boutique.

M. Anastase s'arrête devant la boutique, allonge les lèvres, ouvre les yeux, élargit ses narines et épelle :

— Bou... bouhou... bouillons à do... à dodo... à domi... — Ah ! mon fils, vous n'êtes pas fort sur la lecture... — J'aime mieux te réciter mon verbe... — Faisez-vous. Il y a écrit là, mon fils : *Bouillon à domicile* !... Car maintenant, pour prendre un bouillon, il n'est plus nécessaire d'entrer chez un traiteur ou dans un café-restaurant ; on cherche une boutique, peu garnie au coup d'œil ; on lit : COMPAGNIE HOLLANDAISE, *Bouillon à domicile et sur place, à la tasse et au litre*. Et si l'on éprouve une faiblesse d'estomac, on entre, on demande un litre de bouillon ou de consommé... et l'on consomme... Veux-tu tortillier un bouillon ? Je veux dire prendre boire ; tortillier est un de ces vilains mots d'argot que je te défends de jamais employer dans la conversation, et qui, dans le dictionnaire des filous, veut dire manger... Entrons prendre un bouillon, ceci est pour ton instruction.

Le père et le fils entrent dans la boutique tenue par la Compagnie hollandaise. Ils s'attablent, et, pendant qu'on les sert, M. Fléanville continue de faire l'éducation de son fils.

— On peut, comme tu le vois, Tanase, prendre un bouillon dans l'établissement, ou l'emporter chez soi : il y a des personnes qui mettent beaucoup moins souvent le pot-au-feu depuis que l'on a la facilité de se procurer du bouillon sans être obligé de manger du bœuf bouilli... Pour les artisans, pour les petits marchands qui n'ont pas le moyen de tenir un ménage, c'est une invention fort utile que celle-ci. Combien de pauvres gens qui ne mangent habituellement que de la soupe maigre et qui sont gras depuis que le bouillon se vend en détail ! Dans les quartiers où il n'y a pas encore de compagnie hollandaise, les habitants vont quelquefois fort loin pour se procurer du bouillon. Je me souviens de m'être trouvé un jour dans un omnibus avec une femme qui tenait à sa main une tasse de bouillon qu'elle venait certainement d'acheter loin de son domicile. C'était un voisinage fort désagréable, qui me faisait trembler à chaque cahot de la voiture... et d'autant plus que la femme qui tenait la tasse semblait avoir envie de *poincer* sur mon épaule... *Poincer* veut dire dormir, dans cet infâme langage qu'on n'a pas craint d'imprimer dans le *Journal des Débats*... Songe bien, Anastase, à ne jamais user de cette locution !... Bref, je dis à cette femme : "Madame, quand on porte du bouillon dans un omnibus, on devrait au moins se prémunir d'une boîte en fer-blanc comme les laitiers..." Elle me regarda en riant, et j'eus une grande tache sur mon habit.

La leçon paternelle est interrompue par l'arrivée des bouillons flanqués de petits pains. Le petit garçon prend son consommé, tandis que son père lui dit :

— Que ceci te serve de leçon, mon fils, il y a dans Paris des hommes qui se mottent fort bien, qui ont toujours des bottes parfaitement cirées, du linge blanc... du moins celui qui se voit... qui portent des gants jaunes, une cane à pomme d'argent ciselé, et qui dînent avec un bouillon de quatre sous... il faut dire vingt centimes maintenant, dans lequel ils trempent une livre de pain... il faut dire un demi-kilo. Quand vous rencontrez dans les rues de tels individus, ô mon fils, qui vous toisent d'un air insolent, se donnent des manières de lion, de petits maîtres et vous jettent par terre plutôt que de se déranger, alors vous pensez avoir vu quelqu'un d'important, quelque haut personnage, et vous êtes loin de vous douter que ce monsieur qui fait tant d'embarras a dîné avec un bouillon et un petit ou un gros pain. Défiez-vous de ces gens qui font les riches, les puissants, les arrogants. Ceux que la fortune ou le mérite ont le plus favorisés ont presque toujours des dehors fort simples. Certainement vous êtes bien libre de dîner rien qu'avec un bouillon, si tel est votre bon plaisir, ou si vos moyens ne vous permettent pas de prendre autre chose ; le ridicule n'est point là. Du reste, l'invention des bouillons à domicile est tout à la fois philanthropique, gastronomique et économique. Il y a des gens qui ont voulu la contiquer, la faire tomber, et pour tâcher de dé-

goûter les consommateurs, ils ont osé dire que dans ces établissements on faisait du bouillon sans viande et rien qu'avec des os. A cela, les entrepreneurs de bouillon à domicile ont répondu de la façon la plus simple et la plus noble : en vendant à très bas prix tout le bœuf cuit qui leur a servi à faire du bouillon : *Solon et Sénèque* n'auraient pu faire mieux.

M. Anastase a paru goûter le discours de son père et très satisfait du bouillon. Mais lorsqu'il a fini, M. Fléanville s'empara d'un journal, car le journal se glisse partout, même dans les compagnies hollandaises. Pendant qu'il le lit, son fils, qui s'ennuie, dans la boutique où il ne prend plus rien, sort et va se promener sur le boulevard.

Ce n'est qu'après avoir entièrement dévoré le journal, qui est d'une dimension colossale, que M. Fléanville s'aperçoit que son fils n'est plus près de lui. Il sort et regarde de tous côtés. Il s'aventure à droite. Il n'aperçoit point Anastase, il revient sur ses pas et va chercher à gauche. Enfin, après plus d'une heure de courses et de pas dans tous les sens, M. Fléanville aperçoit son fils en admiration devant un théâtre de marionnettes et polichinelles rossant le commissaire.

Le papa prend son fils par l'oreille en lui disant :

— C'est ainsi que tu me fuis perdre mon temps !... quand j'ai tant à faire. — Comme vous lisiez le journal, j'ai pensé que vous n'étiez pas pressé. Je crois que ce petit drôle se permet encore de raisonner.

— Je raisonne... tu raisones... il raisonne... Silence, drôle, et doublons le pas.

Après avoir marché quelques minutes, M. Fléanville aperçoit du monde rassemblé, tous les yeux sont fixés sur le troisième étage d'une maison. Les uns disent : Il y est ! Les autres : Non il n'y est plus ! Je crains qu'on ne parvienne pas à le prendre... — Oh ! quel dommage ! tout à l'heure il y a un monsieur qui était sur le point de mettre sa main dessus, lorsqu'il s'est encore échappé.

M. Fléanville s'est glissé parmi les badauds ; il écoute ce qu'on dit, et lorsque son fils lui demande ce qu'il y a, il lui répond : Il paraîtrait que c'est un voleur qui s'est sauvé et que l'on voudrait rattrapper... — Oh ! un voleur ! comment donc est-ce fait, papa ? — Eh ! mon Dieu ! mon cher ami, c'est fait absolument comme tout le monde... Cependant *Lavater* prétend qu'ils ont quelque chose dans les yeux... de plus dilaté... Quand j'aurai le temps, je te ferai étudier *Lavater*. Au reste, nous pouvons nous informer... Madame, mille pardons, mais celui que l'on cherche a-t-il l'air furouche ?

La femme à qui M. Fléanville adressait cette question était coiffée d'un immense chapeau de paille qui pouvait au besoin servir d'aubergin ; elle portait à son bras gauche un vieux cabas d'où sortaient deux queues de merlan. Elle répond en sortant de son cabas un vieux mouchoir rouge plein de tabac :

— Mais, monsieur... pour farouche, oui, il a l'air pas mal farouche, mais, du reste, ah ! il est bien gentil ! — Ah ! il est gentil... Il est donc jeune ? — Je ne sais pas son âge, mais il est tout vert et tout bleu.

— Ah ! papa ! tu ne m'avais pas dit que les voleurs étaient verts et bleus, s'écrie Anastase. — Ma foi mon cher ami, c'est que je n'en savais rien moi-même... Il faut que ce soit une nouvelle mode... on voit des choses si singulières dans le monde ! Par exemple, les dames du Japon se dorent les dents, et celles des Indes se les rougissent. Les dents les plus noires sont estimées les plus belles dans le Guzaratte et dans quelques endroits de l'Amérique. Dans le Groenland, les femmes se peignent le visage de bleu et de jaune. Quelque teint frais que puisse avoir une Moscovite, elle se croirait laide, si elle n'était pas couverte de fard. La pittoresque des pieds n'a pas d'agrément pour les Chinoises, s'ils ne sont petits comme ceux des chèvres. Dans l'ancienne Perse, le nez aquilin était jugé digne de la royauté. Les mères l'écrasent dans certains pays à leurs enfants. Les Turcs et les Anglais aiment les cheveux roux ; on a mis de la poudre dans la coiffure de manière à la rendre entièrement blanche. D'après cela,